

Pierre-Marie Beaudé et Jacques Fantino , Eds., *Le discours religieux, son sérieux, sa parodie en théologie et en littérature* , Cerf/Université de Metz – Centre de la Pensée Chrétienne, 2001.

Ce volume de 430 pages réunit les communications données au colloque international de Metz en juin 1999, organisé par le dynamique Centre de Recherche sur la Pensée Chrétienne. Dans son introduction, P.M. BEAUDE rappelle que « le discours religieux n'est pas le propre de la théologie », tant il est vrai que cette forme de discours est partagée non seulement par le théologien, mais aussi par le littéraire, et par les littératures. Il est certain que les littératures occidentales s'abreuvent très souvent, positivement ou négativement, à la source biblique, la Bible étant « pourvoyeuse d'intrigues, de figures, de modèles et de genres littéraires », et l'auteur de citer avec raison les œuvres d'Erich Auerbach et de Northrop Frye. Mais il se trouve que, pour des raisons qui tiennent souvent aux habitudes académiques, théologie et études littéraires se trouvent radicalement séparées, l'une relevant du logos, et l'autre du mythos. Le sujet retenu par les organisateurs du colloque, la parodie, est un lieu langagier idéal pour l'étude de l'insolence littéraire lorsqu'elle cultive le rire – qui n'est certes pas le propre du théologien... à moins de recourir à ce que Robert Merle appelait dans Malevil « l'humour ecclésiastique », chose fort redoutable. Le colloque s'est donc intéressé à toutes les formes de détournement, de renversements, de bricolages, les effets carnavalesques, qui font bon ménage avec le récit...

On pourra distinguer dans ce livre plusieurs niveaux de réflexion, et plusieurs niveaux de langage. Des articles théoriques, fort bien venus, évoquent la notion même de discours religieux dans ses interactions avec les discours théologiques et les reprises littéraires des cultures ambiantes. Ce compte-rendu insistera davantage sur cet aspect. Les autres contributions ont pour sujet soit des études de genres de discours (les catéchismes, par exemple), soit des auteurs, Claudel, Grosjean, Roubaud, Giono, Sylvie Germain, Claude Vigée, etc.

Le livre – puisque ce colloque a proposé des études qui ne sont pas simplement juxtaposées mais dont l'ordonnement est pensé – s'ouvre sur une méditation de Pierre-Marie BEAUDE sur les lectures de la Bible, « La Bible à plusieurs voix » où l'on insiste sur le pluriel de ta biblia et sur la polysémie ou la polyphonie du texte biblique, toujours déjà ouverte à l'interprétation, par-delà la clôture du canon et par-delà la *lex credendi* qu'impose (légitimement, peut-être) le magistère. La lecture/écriture exige donc une attitude résolument herméneutique... Mais il n'en demeure pas moins que l'immense fresque des lectures chrétiennes de la Bible (le christianisme étant défini comme « une grande entreprise de lecture ») obéit à un fort principe christocentrique qui est donné comme clé de toutes les Écritures, le Nouveau Testament lui-même s'écrivant dans les marges de l'ancien avec qui il entre dans une relation dynamique de nature typologique ; P.M. Beaudé rappelle qu'Augustin disait que le Nouveau Testament est latent dans l'ancien et l'ancien se manifeste dans le Nouveau. La question est d'importance, et elle viserait rien moins qu'à opposer la lecture polyphonique de la tradition rabbinique (on songe au *midrache*) et une lecture chrétienne réductrice et appauvrissante, toute entière centrée sur la notion de « préfiguration ». Quoiqu'il en soit, il apparaît clairement, nous dit P.M. Beaudé, que la Bible n'est rien sans ses lecteurs, que la lecture est indissociable de l'Écriture. Dans son panorama, l'auteur parle bien sûr des lectures canoniques, autorisées par le magistère, et il cite également les Pères, ces extraordinaires praticiens de la méthode allégorique, mais aussi, comme Augustin, d'ardents défenseurs du sens obvie, le sens allégorique constituant le détour qui doit ramener au sens littéral. Mais l'article évoque également les apocryphes et ces écrits qui se situent sur les marges (ou sur les marches...) de l'autorité et qui conduisent à la littérature. Et c'est sur les marges que l'on a affaire aux lectures « parodiantes ou déviantes », P.M. Beaudé rappelant que dans nos sociétés la marge soit susceptible de devenir « un lieu propre qui revendique son droit et sa capacité à lire le texte biblique ». On peut voir là l'acte de naissance de la littérature qui donne ainsi une vitalité nouvelle à la notion de pluralité, ou de « style mélangé », pour reprendre l'expression d'Auerbach.

A cette étude fait suite une réflexion de Robert HURLEY sur « La critique biblique et la construction du vrai », second article théorique du recueil, l'intention de l'auteur étant de cerner les « fondements épistémiques de l'exégèse objectiviste », c'est-à-dire de l'exégèse scientifique et notamment la méthode historico-critique, l'auteur se proposant de relire ces pré-supposés à la lumière du « néopragmatisme », et singulièrement les théories de Stanley Fish (en partie dérivées de William James, C.S. Pierce et John Dewey), fondées sur la notion de réception ou de « reader-response » – on pourra par exemple se reporter à *Is there a Text in this Class. The Authority of Interpretive Communities* (Harvard University Press, 1980). Ces approches nouvelles ont eu une influence sur certains exégètes contemporains, tels que R.M. Fowler, par exemple dans *Loaves and Fishes* : the

feeding stories in the Gospel of Mark (1981) et *Let the Reader Understand : reader-response criticism and the Gospel of Mark* (1991). On ne peut que se féliciter de ce détour par la critique anglo-saxonne, trop souvent négligée ou tout simplement ignorée en France. Le point de vue développé ici est globalement herméneutique, au sens où, contre le présupposé objectiviste d'une séparation du sujet et de l'objet, des auteurs tels que Heidegger, Gadamer, Ricœur, et Stanley Fish lui-même, partent du principe de l'être-impliqué du sujet et de l'objet, une intrication qui est la résultante d'une appartenance commune à un même « horizon » (au sens phénoménologique du terme). Pour Fish, le « Moi » ne se pose pas de lui-même : il est avant tout une « construction sociale », et plus encore il est une « construction langagière » élaborée à partir d'un matériau préexistant ; ceci explique que « le sujet interprétant demeure tributaire de la communauté interprétative à laquelle il appartient et dont il reçoit ses stratégies herméneutiques » (p. 39). Le caractère central de la notion de « communauté interprétative » balaie toute présomption d'auto-fondation de la conscience et pose au contraire le principe herméneutique d'une conscience posée plutôt que d'une conscience posante ou autonome ; le résultat en est bien entendu de ruiner l'objectivité positiviste. Plus encore, ces théories rappellent que tout sujet interprétant « répond » aux textes qui le sollicitent par le biais d'une pratique langagière qui n'est jamais « originale » ou spontanée, mais toujours déjà rhétorique. On pourrait ici évoquer (ce que ne fait pas Hurley) les travaux de Kenneth BURKE, eux-mêmes repris par Paul RICŒUR dans son ouvrage *L'Idéologie et l'Utopie*. En revanche, il a raison de citer WITTGENSTEIN et sa théorie des « jeux de langage » et de la contextualisation. Tout ceci a des conséquences importantes sur le plan de la lecture non seulement du texte lui-même en tant qu'entité signifiante, mais de l'ensemble de la situation et de l'expérience que le lecteur peut faire du monde : « le sens n'est pas un contenu mais une expérience » (p. 45) ; en d'autres termes, l'art de la lecture n'est pas celui de l'appropriation (au sens herméneutique) d'un contenu, mais, comme le dit Fish, « l'affinage d'une intelligence incarnée » (p. 46). RICŒUR dit-il autre chose lorsqu'il parle de la « chose du texte » comme monde du texte devant lequel le lecteur se comprend ; on retrouve là la notion gadamérienne de fusion des horizons ainsi que la méditation de Heidegger sur la notion d'autocompréhension.

Jacques FANTINO, dans « Nature et Création : Imaginaire et Réalité », s'interroge sur l'imaginaire mis en œuvre par la science et la théologie dans leurs représentations de l'organisation (et de la désorganisation) du monde. Les imaginaires mobilisés par les Anciens relevaient de la notion de cosmos en tant que tout organisé et donc source d'harmonie et de beauté au sens esthétique du terme. La Bible et le Christianisme auront pour effet d'historiciser cet ensemble harmonieux et de lui conférer une dimension que l'on pourrait peut-être appeler inchoative ; la beauté et l'harmonie se trouvent ainsi prises dans l'économie du plan divin, ce qui implique un temps orienté vers sa fin, au double sens de finalité et de terme (au sens de l'eschatologie chrétienne). L'auteur note bien entendu la position centrale du Christ dans cette représentation du monde fondée sur l'annonce et l'avènement du Royaume : « l'imaginaire chrétien est eschatologique » (p. 89) ; il faudrait peut-être en souligner aussi la dimension résolument kérygmatisque. Cet imaginaire est également éthique, au sens où le croyant (individuel et collectif) est invité à suivre le Christ en qui toutes choses sont récapitulées. Cette dialectique chrétienne et grecque, introduit le battement caractéristique de la culture occidentale entre « univers harmonieux » et « désordre inquiétant », tout passant par les représentations du temps et de la temporalité.

Jean RICHARD revient sur la thématique du colloque : le « discours religieux » tel qu'il se manifeste en théologie et en littérature, mais aussi tel qu'il se différencie des discours théologique et littéraire. La réflexion s'appuie ici sur le concept de « corrélation révélationnelle » développé par TILLICH et sur la notion de réception active et transformante ainsi que sur le concept d'appropriation familier aux lecteurs de TROELTSCH ; en un mot, « aucune révélation divine n'est donnée indépendamment de sa réception humaine, religieuse, expérientielle » (p. 112). Ce bref et dense article pose donc le principe de l'interaction du sujet et de l'objet, privilégie la réception (croyante ou non), l'appropriation des discours religieux, la réalité religieuse étant de l'ordre de l'expérience, et enfin la notion clé de tradition. Je retiendrai l'idée fondamentale que « la réception croyante fait partie intégrante de la révélation », ce qui permet de parler avec TROELTSCH d'une « révélation progressive » ou continue qui déborde le seul texte biblique et englobe l'ensemble de ses réceptions. On aurait souhaité que ce point soit développé plus avant, tant il est important. Il est en effet possible de prolonger la réflexion en direction d'une théorie de la réponse au texte biblique, à l'horizon que le kérygme déploie devant nous, et à la tradition qui, inchoativement, constitue la texture même de la révélation. Ainsi les arts et les littératures peuvent être considérés comme partie intégrante de la tradition... et donc de la révélation, indépendamment bien sûr de la *lex credendi* définie par le magistère. J. Richard propose enfin une « théologie de la culture » qui part du postulat que le substrat de toute expression culturelle serait de nature religieuse, la culture étant « remplie d'un contenu religieux implicite » (p. 121) que la théologie a pour vocation de porter au langage religieux. La formule peut surprendre, car elle implique que en

dernière analyse toute expérience est par nature « religieuse » - et n'a-t-on pas dit la même chose de tout grand art ? ... A y bien réfléchir, on peut dire que l'expérientiel auquel il est ici fait allusion peut être, du moins dans une attitude confessante, vu comme l'ombre portée des réalités du kérygme...

Au total, on ne peut qu'être admiratif devant cet ouvrage qui offre le rare avantage d'avoir une grande cohérence thématique et problématique ; le discours théologique (ou le théologique ?) qui a pour objet ultime l'expérience telle qu'elle est portée au langage, traverse – positivement ou négativement – les signifiants de la révélation, pour aller vers ce que je proposerai d'appeler la question... c'est-à-dire la relation de l'homme à son sacré vécue sur le mode de la reprise ou de la ressaisie du sens. Les études littéraires de ce recueil confirment ce point de vue, qu'il s'agisse d'auteurs religieux ou chrétiens tels que Claude Vigée ou Sylvie Germain, ou d'auteurs critiques mais exerçant leur art sur le religieux, tels Jarry ou Camus. Toujours la question revient sous la plume... ainsi par exemple chez Sylvie Germain qui, dans *Céphalophores*, écrit : « toute écriture est réponse inachevée à des questions posées par d'autres, de même que toute lecture est seconde écriture poursuivie blanc sur blanc dans la marge des livres » (cité p. 368).